

B 462 pa



la bonne

vol 42. No 1

parole

FNSUB

1952 - vol 42 No 1-3 - complet

JANVIER-FÉVRIER:
MARS
1952

863 est Sherbrooke
Montréal - Canada

LA BONNE PAROLE

FONDÉE EN 1913

ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE
SAINT-JEAN-BAPTISTE

CE QU'ELLE EST

un LIEN qui sert à unir d'esprit et de cœur les Canadiennes-Françaises :

un FOYER d'où rayonnent, sur tous les domaines de l'activité féminine, lumière et chaleur :

un CENTRE où se rencontrent les bonnes volontés, désireuses de se dévouer avec plus d'efficacité aux œuvres nationales.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Canada et États-Unis \$1.00 par an
Le numéro 25c

LA FÉDÉRATION NATIONALE SAINT-JEAN-BAPTISTE
FONDÉE EN 1906

Fondatrices : Madame Henri Gérin-Lajoie et Madame F.-L. Béique.

Aumônier : Mgr Laurent Morin, P.A., V.G.

Bureau de direction : Mme Alfred Thibaudeau, présidente générale ; Mme Edmond Brossard, vice-présidente ; Mme Albert Dupuis, vice-présidente ; Mlle Georgette LeMoyné, secrétaire générale ; Mme Henri Vautelet, trésorière générale ; Mlle Jeanne Lapointe, secrétaire-archiviste ; Mme Eustache Letellier de Saint-Just ; Mme R.-A. Bouthillier ; Mme Arthur Berthiaume ; Mme Tancrede Jodoin ; Mlle Hedwige Lefebvre ; Mme J.-A. Molleur ; Mlle Marie-Ange Madore ; Mme P.-A. Robichaud ; Mlle Alma Champoux ; Mlle Emma Douenard ; Mme J.-E. L'Espérance ; Mlle Émérentienne Chagnon ; Mlle Marie-Girard ; Mlle Madeleine Thibaudeau ; Mlle Marie-Claire Daveluy ; Mlle Yvette Vanier ; Mlle Mireille Éthier ; Mlle Gabrielle Labbé ; Mme F.-X. Dupuy ; Mme J.-B.-A. Michaud ; Mlle Patricia Lavallée ; Mme Basile Bernardi.

Oeuvres affiliées : Le Comité d'Administration de l'Hôpital Sainte-Justine ; l'Assistance Maternelle ; les Écoles Ménagères Provinciales ; la Fédération des Cercles d'étude des Canadiennes-Françaises ; les Cercles des Fermières de la Province de Québec ; la Cour Jeanne-Mance ; l'École d'Éducation familiale et sociale.

Fédérations et sections paroissiales : Saint-Stanislas ; Saint-Lambert ; Saint-Ambroise ; Saint-Laurent ; Saint-Vincent-Ferrier ; Centre de Couture.

Associations professionnelles : Employées de magasin ; Employées de bureau ; Femmes d'affaires ; Aides-Maternelles ; la Société des Ouvrières Catholiques (S.O.C.) et ses Sections ; La Nativité de la Sainte-Vierge, Hochelaga, Lachine.

Comités : Comité des Oeuvres Économiques ; Comité de la Visite des Hôpitaux ; Comité de l'Économie Domestique ; Comité des Questions Nationales ; Comité de la Protection de la Jeune Fille.

LA BONNE PAROLE

REVUE TRIMESTRIELLE

Volume XLII

(JANVIER - FÉVRIER - MARS, 1952)

No 1

SOMMAIRE



Intéressant voyage en Europe	2
<i>La Rédaction</i>	
L'assemblée des déléguées.....	3
<i>Éva R.-Thibaudeau</i>	
Le Premier Congrès mondial de l'Apostolat des Laïques.....	4
<i>Mgr Laurent Morin, p.a., v.g.</i>	
Croix pour la gloire.....	6
<i>abbé Roger Aird</i>	
Symphonie familiale.....	8
<i>Françoise P.-Trudel</i>	
Les maladies vénériennes.....	10
<i>Jeanne Gosselin</i>	
La Fédération Féminine Franco-Américaine	15
<i>Marie-Ange Madore</i>	
Qui est Jeannette ?.....	16
<i>Marie-Paule Vinay</i>	
La douleur.....	18
<i>Paul-Marie Verlaine</i>	
Remercîments.....	19
<i>Georgette LeMoyne</i>	
Achetez-vous d'après les prix seulement ?.....	21
<i>Le Bulletin des Consommateurs</i>	
Rôle des loisirs dans l'éducation de la jeunesse.....	22
<i>Pierre Deffontaine</i>	
Chez les Femmes d'affaires	28
<i>Berthe Lefebvre</i>	

SANCTUARY

Intéressant voyage en Europe

*

La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste organise, pour le printemps, un voyage en Europe qui offrira distraction et intérêt, et qui sera à la portée de tous les goûts et de toutes les bourses.

Le programme comporte entre autres visites celles des principales villes européennes, des célèbres sanctuaires d'Europe, ainsi que la traditionnelle audience du Saint-Père.

Pour la Fédération, le but de ce voyage est le Congrès de l'Union Mondiale des Organisations féminines catholiques, qui aura lieu à Rome du 21 au 26 avril prochain, et le Congrès des Ligues de Jeunesses féminines catholiques, qui se tiendra également à Rome du 19 au 26 avril. Le départ se fera de New-York, fin de mars à bord de « l'Ile-de-France ».

La Fédération est heureuse de déléguer à ce double congrès sa secrétaire-archiviste, mademoiselle Jeanne Lapointe, mademoiselle Patricia Lavallée, présidente de l'Association des Aides-Maternelles, et Me Henriette Bourque, présentement en voyage d'étude en Europe.

Toutes les personnes qui désirent participer à ce voyage pourront s'adresser pour tous renseignements à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, 853 est, rue Sherbrooke, FR. 2665, entre 2 et 5 heures p.m., ou à madame Roméo Guy, 3855, ave Marlowe, N.-D.-G., EL. 9267. Tous sont les bienvenus.

..... — LA DIRECTION.
.....

L'assemblée des déléguées

Dimanche, le 16 décembre avait lieu l'assemblée des déléguées sous la présidence de Mgr Laurent Morin, p.a.v.g., aumônier de la Fédération. La sainte messe tout d'abord fut célébrée et nous avons été très heureuses de l'innovation : une messe dialoguée, infiniment recueillie. Suivit le petit déjeuner accompagné de la plus agréable conversation au cours de laquelle notre chapelain souligna l'importance d'un quart d'heure de silence quotidien... ce silence médité qui semble insaisissable dans nos vies éparpillées et précipitées d'un but à un autre ! Pourtant, c'est le **secret des œuvres fécondes** et pour nous, le temps de réflexions précieuses sur l'agrandissement de la Fédération et de son rayonnement à travers le Canada tout entier.

Puis ce fut l'assemblée présidée également par Monseigneur dont les directives nous sont des plus sûres. Comment exprimer à notre archevêque toute notre gratitude de nous avoir donné un si remarquable aumônier !

Mademoiselle LeMoyne, secrétaire générale depuis de nombreuses années, de cette Fédération à laquelle elle a voué une partie de son cœur, fit la lecture des rapports de nos comités.

Monseigneur Morin nous adressa quelques paroles de félicitations pour le travail accompli. Il nous fit ensuite le récit le plus clair et le plus entraînant du Congrès de Rome sur « L'Apostolat des Laïques » dont nous avons l'honneur de vous donner un compte-rendu. Nous avons l'impression d'avoir assisté à ce congrès qui fut un événement unique et nous intéresse, nous laïques, d'une façon particulière. Merci Monseigneur, nous avons mieux compris nos responsabilités qui engagent notre avenir, le vrai sens de la catholicité de l'Église.

Je termine en vous rappelant mesdames que La Bonne Parole dont nous sommes si fières entrera bientôt dans sa quarantième année. Elle est la seule revue de si précieuse documentation à avoir vécu depuis 1913 sans défaillance et elle a encore un long chemin à parcourir. Toute notre gratitude à la rédaction.

Éva. R.-THIBAudeau.

166174

Le Premier Congrès Mondial de l'Apostolat des Laïques

Allocution prononcée à l'Assemblée des délégués de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et résumée par Jeanne Lapointe, secrétaire-archiviste.

* * *

« Je veux tout d'abord remercier et féliciter les secrétaires qui ont présenté des comptes-rendus éloquents sur les activités de l'année ; ce qui représente un travail considérable. Ces rapports seront publiés dans votre revue *La Bonne Parole*, déjà connue de Son Excellence Mgr Léger, puisque peu de temps après être devenu notre archevêque, il demandait la série jusqu'à date de votre revue, que vous vous êtes d'ailleurs empressées de lui envoyer.

Madame la Présidente vous a dit que j'arrivais de Rome et m'a demandé de dire quelques mots du Congrès Mondial auquel j'ai assisté. Je dois tout d'abord vous dire qu'une conférence préparatoire au congrès de cette année avait eu lieu au mois de décembre 1950 ; cette réunion comptait alors 70 personnes environ. Le Congrès Mondial sur l'Apostolat des Laïcs qui eut lieu à Rome du 7 au 14 octobre 1951, comptait plus de 1,200 délégués officiels.

A ce congrès, 74 pays et 38 internationales catholiques furent représentés. Le thème était « L'Apostolat des Laïcs » dans tous les pays et dans tous les domaines de l'activité humaine. Ce programme d'étude fut réalisé dans 20 carrefours dont chacun avait un sujet particulier, par exemple : la famille, l'enfance, l'école, la jeunesse, la vie intellectuelle, la vie internationale, etc., etc.

L'idée principale qui ressort de ce congrès est que chaque laïc chrétien et catholique dans l'Église a, de par son baptême et le sacrement de confirmation, l'obligation d'exercer un véritable apostolat, d'abord par le témoignage de sa propre vie, puis par la parole, l'action catholique, l'action sociale, etc. De plus, tous doivent se rallier autour du Saint-Père et suivre fidèlement ses directives, afin de rayonner authentiquement le Christ partout et défendre l'Église dans toute attaque menée contre Elle ; d'acquérir une connaissance et une conviction religieuse personnelle très approfondie, en même temps qu'une compétence technique dans le champ d'activité où l'on exerce son travail.

Sur le plan international et dans tous les domaines de l'activité personnelle et sociale, il y a un corps et une âme soutenus par l'Esprit-Saint. Chez tous les peuples se retrouve le même idéal apostolique ; les problèmes aussi et les préoccupations sont à peu près identiques, même si les circonstances particulières et les moyens d'apostolat varient d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, d'une race à l'autre. Ce même esprit de fraternité et de charité a contribué considérablement à une meilleure compréhension du catholicisme, symbole d'unité, et aussi des nombreux problèmes suscités par le siècle présent. L'esprit du Christ doit être en effet le même dans le monde entier ; c'est d'ailleurs ce même esprit entre tous les chrétiens qui doit amener les païens au catholicisme.

Là-bas, à Rome, nous étions en contact avec tous les pays du monde. Ce qui frappa le plus les congressistes venus des quatre coins du monde ce fut l'unité dans la diversité ! Ces conversations amicales nous font saisir l'universalité de l'Église, nous donnent aussi le sens exact et les proportions que prennent les intentions du Souverain Pontife sur le monde entier. Un épisode touchant du congrès est à ce propos, à signaler ; ce fut le chemin de Croix du 12 octobre : Près du Colisée, les quatorze stations étaient représentées par quatorze groupes de fidèles originaires des pays derrière le rideau de fer. La croix portée par des jeunes gens s'arrêtait devant chaque groupe, la station de la Passion était commentée dans la langue de chaque pays, suivaient les prières habituelles et un chant religieux dans la langue du pays concerné.

Que ces quelques souvenirs du Congrès de l'Apostolat des Laïcs vous aident à mieux comprendre pour mieux aimer l'Église, dans son universalité, son unité, son apostolicité. Que l'Esprit-Saint vous inspire à toutes et à chacune, le sens apostolique chrétien pour un rayonnement toujours plus grand du Christ et de l'Église, par le moyen de vos œuvres. »

CROIX POUR LA GLOIRE

*Vers une solution de la douleur
humaine par la Passion du Christ.*

Devant la croix de douleur sur laquelle le Christ n'est qu'une plaie, cherchons cette magnifique solution. Je vois le Christ souffrir, je vois aussi l'homme aux prises avec ses douleurs s'incrutant dans son corps et dans son âme.

Quel ordre magnifique apparaissait dans ce nouveau monde où s'harmonisaient toutes les créatures ! Dans leur état d'innocence, nos premiers parents voyaient leurs facultés parfaitement ordonnées. Dans cette vie de bonheur, ils étaient soumis à une loi : « tu ne mangeras pas du fruit... » Vous connaissez le malheureux événement : le premier homme pécha...

L'homme devait toujours s'acheminer vers son Dieu ; hélas ! son trajet devint pénible. Dans sa pensée, l'Éternel voulait l'homme pour Lui ; mais il l'attirait maintenant par l'effort. On verra apparaître dans le monde le gémissement de la créature humaine dans sa course vers son Créateur. Nous ouvrons les Écritures et nous voyons les Saints soumis à la loi divine. David, un jour s'écriera dans son cantique :

« J'erre çà et là, plaintif et gémissant
Devant les menaces de l'ennemi,
Devant l'oppression du méchant ! »

Si nous ouvrons S.-Paul, quelle révélation ! Encore la douleur ! Il se débat avec la souffrance. On trouve dans ses épîtres ces mots : « Aiguillon de la chair... Infirmité... »

Et nous, souffrons-nous assez ? Où est l'homme qui puisse se vanter de vivre sans souffrance ? Douleurs morales ! Douleurs corporelles ! D'où vient cette souffrance dans la vie de tous les hommes ? Dieu les aurait-il créés pour le plaisir de les voir souffrir ? Dieu s'est fixé un plan ; il a placé l'être humain sous sa loi inflexible ; il ordonne le monde vers son être ; il est le grand ordonnateur. Si nous voulons découvrir une explication vraie de la douleur, nous n'avons qu'à recourir à la source de toute Sagesse.

Recourons aux Évangiles ; voyons la réponse de Dieu à nos tribulations. Il nous livre son secret dans la Passion de son Fils. Le Christ se présente à nous dans sa posture de souffrant. Il monte au Calvaire. « Voyez ma douleur, s'il y en a une autre semblable à la mienne ... « A Pâques, il ressuscitera plein de gloire... Il nous livrera son secret : « **Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour rentrer dans sa gloire ?** » Nous avons la réponse à notre énigme : « **SOUFFRANCE pour la GLOIRE** ». Au contact du Christ, tout est clair. L'homme reconnaît que son Dieu veut une douleur dans l'action de sa créature vers sa fin. Dieu pose avant la gloire le joug suave de la croix.

Nous devons réaliser dans nos vies cette Sagesse divine. Comment se présente-t-elle à nous cette croix ? Elle n'est pas une fin, mais un moyen nécessaire pour nous maintenir dans notre effort vers Dieu. Elle est l'aliment de l'activité de l'homme, une loi directrice de toutes ses actions. **Cette croix apparaît pour l'homme, dans une soumission intégrale au devoir d'état.** Son devoir d'état est son labeur quotidien qui n'est ni plus ni moins que la volonté de Dieu. Il devra aussi combattre le péché, mortifier sa chair ; alors, surgissent les mortifications. Il doit mener la vie chrétienne, elle exige de lui la pratique des vertus. Dans cette pratique l'homme assiste à un combat. L'esprit de pénitence lui donnera la victoire... Dieu est sage, Il éprouve son juste ; il veut tirer de lui sa vraie fidélité : Il lui enverra ses épreuves... Mais ce qui donnera une valeur à l'activité-croix de l'homme sera l'amour envers Dieu. L'amour donne à l'agir humain sa couronne céleste.

Sur cette terre même, nous jouirons de la paix divine. La Croix-gloire nous rendra docile aux dons de l'Esprit-Saint. Nous commencerons ici-bas à goûter les béatitudes du Christ, de même à expérimenter les fruits de la grâce, en attendant la complète vision de Dieu. Voilà toute la croix, vivifiée de l'amour divin, nous conduisant à la gloire ! Sagesse parfaite de Dieu.

Abbé Roger AIRD.

(Résumé d'un travail antérieur)

LES INTENTIONS DU SAINT-PÈRE

« Que la très puissante Mère de Dieu, émue par les prières de tant de ses fils, nous obtienne de son Fils unique, nous l'en prions tous, que tous ceux qui sont malheureusement éloignés du chemin de

(Suite à la page 9)

SYMPHONIE FAMILIALE

Le foyer familial, c'est le temple de l'amour, de la joie, de la vertu. Et dit-on, la femme en est la gardienne vigilante.

Pourquoi donc le Créateur aurait-il déposé dans le cœur féminin une si grande variété de qualités exquisés, sinon pour faire entrer du soleil par tous les volets de la maison, pour embaumer l'atmosphère familiale d'un parfum doux et discret, pour apprendre à l'humanité à sourire à la vie et à regarder vers l'infini ? Est-ce ainsi que nous concevons notre rôle ?...

Certes, l'histoire de chaque famille contient ses pages douloureuses, émaillées de chagrins, de deuils, de difficultés ; l'éternel quotidien a ses heures de grisaille ; le poids du jour se fait parfois sentir fort péniblement. Mais qu'importe tout cela, si le climat familial se maintient dans la sérénité et l'harmonie, parce qu'une femme au courage indéfectible sait écouter, consoler.

Comme l'air et le pain, la tendresse est indispensable à l'être humain. Celui qui en a été frustré est marqué pour la vie. Que d'insuccès, que de faillites, que de vies brisées n'ont d'autre explication que le manque d'amour et de compréhension à la période de l'enfance. L'entente familiale est quelque chose d'infiniment précieux. Elle est essentielle à l'épanouissement physique, psychique et moral. Qu'il est heureux le foyer où se parle le langage du cœur ! N'est-ce pas dans la famille qu'on doit pouvoir s'épancher, avec quelque chance d'être compris ? N'est-ce pas le lieu tout indiqué pour partager les joies et les peines ? Oui, un foyer chrétien, c'est vraiment le temple de l'amour, où les cœurs battent à l'unisson.

La joie est aussi un élément d'équilibre, de santé et de bonheur. Hélas ! que de foyers où la tristesse est à l'état chronique. « Ma femme est d'humeur égale disait un homme avec une pointe d'humour, elle est toujours enragée ! » La tristesse est mauvaise conseillère. Elle est déprimante pour soi-même et pour les autres. Quel malheur que de naître dans une famille où l'on ne sait pas rire, chanter et profiter des petits bonheurs que le bon Dieu met sur notre route ! Bien sûr, l'épreuve est inhérente à la vie. C'est la triste conséquence de la faute originelle. Mais une chrétienne ne se laisse pas dominer par elle ; rien ne sert de resasser ses malheurs. Pour le plus grand bien de tous, la famille doit être le jardin.

où l'on cultive avec soin la fleur précieuse et délicate de la joie. Elle illumine les visages et les âmes.

La femme est fille d'Eve ; elle prête parfois une oreille complaisante aux discours du vilain. D'après le poète, « Elle est si bonne, si bonne, qu'elle tâche même au saint lieu de ne mécontenter personne, ni le diable ni le bon Dieu ». Mais qu'elle n'oublie donc jamais qu'elle est fille de Marie aussi. **Son charme féminin n'éclate jamais autant que quand il est doublé de vertu.** Son foyer doit être une école de sainteté, d'une sainteté aimable, joyeuse, rayonnante. Il faut prouver au monde que la religion n'est pas l'opium des peuples. La religion n'est pas l'apanage des seules femmes, mais tant qu'il y aura des femmes qui prient, il n'y aura pas à désespérer de l'humanité !

Mes amies, mes sœurs, puissent ces quelques considérations être une prise de conscience. Ensemble, avec la grâce de Dieu, essayons d'édifier le temple de l'amour, de la joie, de la vertu. Ce sera une note mélodieuse sur le thème de la beauté, dans la grande symphonie humaine.

(L.I.C.F.)

Françoise-P. TRUDEL.

(suite de la page 7)

la vérité et de la vertu, y reviennent convertis ; que la haine et les rivalités qui sont les sources de la discorde et de toutes sortes de misère s'apaisent : qu'une paix juste, vraie et sincère revienne luire sur les individus, les peuples et les nations ; que finalement on reconnaisse, comme il est juste, les droits de l'Église, et qu'alors l'influence bienfaisante qui en émane, pénétrant sans obstacle dans le cœur des hommes, parmi les classes sociales et les artères mêmes de la vie publique, unisse fraternellement tous les peuples entre eux et les mène à cette prospérité qui règle, assure et coordonne les droits et devoirs de chacun, sans nuire à personne, et s'affirme chaque jour davantage par une mutuelle union, une mutuelle collaboration.

N'oubliez pas, Vénérables Frères et chers Fils, en déroulant les couronnes fleuries de vos prières, n'oubliez pas ceux qui languissent misérablement en captivité, dans les prisons et les camps de concentration. »

(S.S. le pape Pie XII, invitant les fidèles à la Récitation du Rosaire pour la paix du monde, dans son Encyclique « Ingruentium Malarum ».)

LES MALADIES VÉNÉRIENNES



L'infection vénérienne ayant pris une extension considérable dans notre province durant la guerre, ceux qui sont chargés du bien-être social et de la santé publique s'attachèrent vers 1941 à résoudre le problème de ce fléau, qui ravageait notre population québécoise.

C'est alors que commença la grande lutte contre les maladies vénériennes. Une réorganisation fut entreprise et une lutte sans merci fut commencée dans notre province pour le contrôle et la prévention de ces maladies.

En mars 1941, une loi fut adoptée obligeant les médecins à déclarer tous les cas d'infection vénérienne et rendant le traitement obligatoire pour les contagieux. Cette loi autorisait la division des Maladies Vénériennes à isoler en prison pour le temps de sa contagiosité, toute personne atteinte d'une infection récente, soit de syphilis ou de gonorrhée, qui refuse de suivre son traitement. En passant, je dois vous signaler que toute personne arrêtée dans une maison de débauche ou flânage sur la rue est automatiquement examinée et isolée, si infectée.

Les deux maladies vénériennes les plus fréquentes sont la syphilis et la gonorrhée.

Qu'est-ce que la syphilis ? La syphilis est une maladie infectieuse et contagieuse (malchanceuse, ajoutent les malins) qui se transmet par contact direct ou indirect vénérien ou accidentel et transmissible à la descendance.

Qu'est-ce que la gonorrhée ? Beaucoup moins grave que la syphilis, elle est une maladie contagieuse dont l'agent est un microbe transmis à la suite de violation du 6^e et du 9^e commandement. Elle est aussi commune que la rougeole chez les enfants. Il y a un vieux dicton en parlant de gonorrhée : « Vous avez eu la maladie, vous l'avez, sinon, vous l'aurez. »

L'origine de la syphilis est des plus intéressante : je n'en donnerai qu'un aperçu. Il semble bien que les premiers cas de syphilis ne soient apparus en Europe qu'après un événement mémorable : La découverte de l'Amérique. On peut dire avec Jean-selme que la syphilis était totalement inconnue en Europe avant cette date, qu'elle existait, selon toute vraisemblance dans le nouveau monde, avant l'arrivée de Colomb. Dès le retour de

l'amiral dans l'Ancien Continent, des cas du mal nouveau (sans doute un reliquat de la chaude hospitalité des Haïtiens) furent constatés en Espagne, en France, en Angleterre et par toute l'Europe. Ironie du sort ! Le vieux monde cherchait la richesse, ce nouveau monde lui léguait d'abord le nouveau mal, c'est-à-dire la syphilis, avant de lui céder son or et ses épices. Civilisation, syphilisation. Au Canada, le mal serait apparu à la Baie St-Paul, apporté par un pilote écossais ou par des soldats écossais qui y passèrent l'hiver de 1773. De là, la maladie se répandit dans toute la province.

Évolution de la syphilis. Après contamination et une période de silence d'environ trois semaines apparaît le premier accident visible de la syphilis, le chancre. C'est une ulcération non douloureuse qui persiste durant un mois à un mois et demi et disparaît spontanément sans laisser ordinairement de cicatrice. Au voisinage de la lésion, il y a apparition de ganglions tuméfiés — **c'est la période primaire.** Le chancre est localisé généralement aux organes génitaux excepté dans les syphilis accidentelles et professionnelles.

Après quelques semaines, la maladie prend une allure envahissante et se manifeste sous forme d'éclosions cutanées variées et multiples : chute des cheveux, atteinte des muqueuses buccales et génitales, changement du côté du sang, douleurs mal localisées, fatigue et maux de tête sans cause déterminée, etc. **C'est la période secondaire, très contagieuse.**

La maladie évolue insidieusement et rapidement. Quelques années après, surviennent des accidents mutilants et destructeurs, ulcérations de la bouche et perforation du palais, gomme du nez et destruction de la cloison. Elle s'attaque aux membres, produit des plaies profondes et compliquées avec perte de substance. Le cœur et les vaisseaux peuvent être atteints sournoisement, de même que le système nerveux, les douleurs stomacales font leur apparition, les forces du malade diminuent, la boiterie s'installe et il traîne la patte, la vision s'en va : ce sera un aveugle à brève échéance. Les facultés mentales, mémoire et intelligence s'émoussent graduellement, la démence s'installe, le patient devient gâteux... C'est une loque humaine et un fardeau pour la société. **Voilà la période tertiaire de la maladie.**

J'ai signalé il y a quelques instants que la maladie était transmissible à la descendance. Triste héritage de malheur qui échoit au nouveau-né. Lorsqu'il n'y a pas avortements répétés au cours de la grossesse, les enfants naissent chétifs, arriérés mentalement et physiquement et présentant des déformations du crâne et des dents. Bien souvent, l'idiotie se révèle au moment où l'intelligence s'éveille chez les enfants normaux. Toutes sortes de lésions cutanées apparaissent véritables stigmates de cette lourde hérédité. Pénible expérience initiale dans la vie d'un enfant qui aura une influence sur son existence entière.

Cependant, et ceci est très encourageant, aucun de ces malheurs ne surviennent si le patient est traité.

Causes de la syphilis : Prostitution et alcoolisme sont responsables de 50% des maladies vénériennes. Quant à l'autre moitié des individus infectés, ils le sont innocemment, par accident au cours de leur vie conjugale, quand ils n'ont pas déjà reçu la syphilis en cadeau de noces ou à titre d'héritage à la naissance.

Les statistiques prouvent que 50% des prostituées sont infectées de syphilis et 80% de blennorragie et que l'inspection médicale à laquelle quelques-unes se soumettent n'est nullement une garantie de leur inocuité.

L'instabilité sociale. Nous avons reconnu que les bouleversements politiques, telles les deux dernières guerres, ont été accompagnés d'une augmentation marquée dans l'étendue et la gravité des maladies vénériennes. Lorsqu'au début de la dernière guerre la mobilisation industrielle s'imposa, la situation ne tarda pas à empirer. Dans les grandes usines, les femmes se mirent à la dure besogne, remplaçant les hommes dans la plupart des ateliers. Un changement complet d'existence, un pénible labeur, une complète liberté, une dangereuse promiscuité, l'affranchissement des conditions normales d'un foyer, l'angoissante incertitude du lendemain deviennent des causes immédiates de la fréquence des maladies vénériennes.

L'encombrement des logis, les taudis, le manque d'organisation des loisirs, des vies familiales ou conjugales malheureuses, l'insécurité sous toutes ses formes ont multiplié les causes de l'infection.

Les causes. — Tout cela n'est qu'une constatation du péril vénérien dont nous devons parler pour éclairer les gens de bonne volonté, les amener à comprendre et à sympathiser avec les victimes de cette maladie de façon à les aider efficacement. Cette vue d'ensemble des conditions sociales qui sont responsables du mal vénérien pour une large part, doit être étroitement liée à nos observations personnelles dans chaque cas particulier.

Quelques statistiques vous donneront maintenant une idée de la gradation ascendante et descendante de la maladie pendant les dernières années.

	1939	1941	1943	1944	1950
Nouveaux infectés :	2,405	4,562	9,142	7,120	2,780
Cas traités :	5,387	8,230	15,930	15,184	4,920

Les facteurs de diminution :

L'Éducation. Je vous ai dit que 50% des cas étaient contractés innocemment. Cette forte proportion est un argument que devraient considérer ceux qui se refusent à prononcer ou à imprimer dans un journal le nom même de la maladie ; cette fausse pudeur ne sert aucune fin utile. Elle prive le public de renseignements qui lui seraient nécessaires, elle enveloppe les malades concernés dans un ostracisme qui les intimide et les éloigne du traitement qui les guérirait, enfin elle contribue à cacher un mal qui existe depuis longtemps chez-nous, comme ailleurs. Il est temps de reconnaître que la syphilis affecte 2% des populations urbaines et qu'à ce taux Montréal compterait à peu près 30,000 syphilitiques.

Autres facteurs de diminution :

La fermeture des maisons de prostitution.

Les médicaments fournis gratuitement aux médecins pour tous les patients riches et pauvres.

Le traitement rapide par la pénicilline.

Le travail des Ligues du Sacré-Cœur.

Le traitement obligatoire des infections.

La recherche de leurs contacts et de la source.

La démobilisation des militaires.

La fermeture des usines de munitions.

Le retour de la femme au foyer.

Le travail du Service Social.

La découverte du traitement rapide et adéquat par la pénicilline serait le privilège d'un petit nombre de malades, s'il n'y avait pas un Service d'Éducation et de Surveillance de l'infecté et aussi de dépistage.

Un Service Social a été institué à cette fin par le Ministère de la Santé et du Bien-Etre Social. Il a pour fonction d'instruire le malade sur les dangers de son infection, de lui faciliter les moyens d'en guérir, de le ramener au traitement s'il s'en éloigne, et de travailler à sa réhabilitation. Son champ d'action s'étend nécessairement aux personnes que le malade a pu infecter et à celles qui l'a contaminé lui-même. Cette enquête épidémiologique, strictement confidentielle donne les plus heureux résultats.

Nous avons constaté dans le passé en compilant les statistiques que 20% seulement des patients suivaient le traitement jusqu'à la guérison. Depuis la surveillance exercée par le Service Social, ce chiffre de 20% s'est élevé à 80%.

Notre Service Social a pour but fondamental de venir en aide à l'individu et à sa famille dans les circonstances où les bases de sa santé physique et morale sont compromises. De lui assurer un plein épanouissement physique, intellectuel et moral et de travailler à la disparition de ce grand fléau qu'est l'infection vénérienne, cause de déchéance individuelle, de dégénérescence de la race et de misère pour la famille et la société.

Jeanne GOSSELIN.

(Ministère de la Santé) Montréal

(Causerie prononcée à une dernière réunion du Cercle Ste-Marie.)

La campagne de la Fédération des Oeuvres de Charité Canadiennes-Françaises

L'objectif de la campagne de la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises est fixé, cette année, à \$1,250,000. Près de quarante œuvres de charité bénéficient de la généreuse souscription du public. Ce que nous donnons revient aux nôtres de sorte que le slogan « aidez-nous à vous aider » pourrait fort bien s'appliquer durant la campagne qui ira du 16 au 23 mars.

Ce que nous donnons va aussi au cœur de Dieu. Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre voit le Christ lui apparaître revêtu de la portion du manteau donnée au pauvre, et ravi, il entend ces paroles : « C'est toi qui m'as revêtu de cet habit. »

XXX

La Fédération féminine Franco-Américaine



Les 9, 10 et 11 novembre 1951 se tenait à Lewiston, Maine, le 2e Congrès du Comité d'Orientation Franco-Américaine qui avait pour objet de réunir en une fédération les groupements féminins catholiques et français de la Nouvelle-Angleterre.

Le Comité d'Orientation fondé en 1947 est un organisme qui a pour mission de coordonner le travail des groupements régionaux franco-américains et de ce fait, fut amené à favoriser le projet de fédération qui réunirait les forces de plusieurs centaines de groupes féminins.

Au Congrès de Lewiston, plus de deux cents déléguées donnèrent leur adhésion à ce mouvement qui a pour objet selon la charte de la F.F.F.A. de grouper les Franco-Américains catholiques en vue de fortifier par l'union leur action française dans la famille et dans la société.

Un projet de charte et de règlement fut discuté et adopté et les élections qui suivirent portèrent à la présidence Mme Alice Lemieux-Lévesque de Nashua et au secrétariat Mme Gertrude St-Denis de Fall-River ; ces dames sont des graduées des couvents de Québec.

A la 2e séance d'étude, le Rév. Père Thomas Landry, dominicain de Fall River se fit l'avocat de cette fédération en faisant un vibrant exposé des devoirs qui s'imposent aux Franco-Américaines actuellement. A cette même séance, la présidente du Comité des Questions nationales de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, fut invitée à parler de cette association et elle apporta aussi à la nouvelle Fédération, l'amitié et les bons vœux de la plus ancienne société féminine française en Amérique.

La Fédération Féminine Franco-Américaine a une belle, immense et lourde tâche à accomplir. Puissent les critiques et l'abandon des défaitistes ne pas l'arrêter dans son élan. Que dans les moments difficiles, les Franco-Américaines se rappellent la situation désespérée faite à notre langue après la conquête et la dispersion des Acadiens. Où seraient l'Acadie et le Québec français si nos mères n'avaient pas tenu ? **Quelle belle victoire sera la vôtre si vous réussissez à conserver sur cette terre d'Amérique le doux parler des aïeux !**

Marie-Ange MADORE.

QUI EST JEANNETTE ?

par

MARIE-PAULE VINAY

« Un traité de psychologie féminine ? Oui, nous dit Monseigneur Albert Tessier qui a préfacé ce beau livre, un authentique traité de psychologie, solide, profond, même s'il se présente sans l'apparât austère des ouvrages de philosophie traditionnels.

« Madame Vinay nous convie à un voyage autour de notre âme. Sous sa conduite, l'immobile promenade se révèle passionnante et singulièrement enrichissante. »

Les lignes suivantes nous feront saisir la justesse de ce jugement porté par un maître sur ce livre, parmi les plus beaux de la littérature féminine.

* * *

... Pendant les quelques minutes que vient de durer ta lecture, Jeannette, tu as perçu les lettres qui couvraient la page du livre pesant à tes doigts. C'est le premier degré de ta vie mentale : la perception externe.

Ce livre éveilla certaines sensations en toi : lourd ? léger ? Perception interne. Deuxième degré.

Au tableau qu'elle voyait se composer, ton âme a réagi par des sentiments de plaisir ou de contrainte ; états affectifs allant à la rencontre d'une secrète pente de ton âme. Tes instincts et tendances se manifestaient par ton bonheur ou ton ennui. Troisième degré !

Ces grands tableaux de la Création se sont animés devant tes yeux. L'imagination les a complétés avec des souvenirs et des idées issues d'expériences multiples. Ton jugement guidait et rectifiait à mesure le trajet du pinceau-imagination. Travail intellectuel. Quatrième degré !

Enfin tes yeux se sont baissés. Tes mains ont posé le livre afin de se mieux joindre. Ta prière éblouie jaillit vers l'auteur vers l'Auteur de ces merveilles. Vie surnaturelle. Degré suprême !

N'importe quel fait humain peut mettre en action toute cette chaîne. Son premier degré, la vie sensitive, ou connaissance sensible des choses extérieures et intérieures, accompagne nos perceptions courantes. Elle déclenche des états affectifs provoqués par le

désir ou la répugnance vis-à-vis de ce que nous percevons ; et ces états affectifs déterminent des mouvements d'approche ou de dérobade.

Tu partages cette vie sensitive, Jeannette, avec les animaux. Elle assure la vie physique, mais demande à être contrôlée par la raison humaine. Même dans sa partie animale, l'homme doit être raisonnable. Jusqu'aux profondeurs de la nature corporelle glisse le souffle de Dieu sur toi !

Petite fille-étoile, résumé de milliers de pensées divines, écoute donc un nouveau secret qui court depuis quinze ans de ton cœur à ta tête sans que tu l'aies jamais compris.

Un atome de chair, comme tes cellules en renferment des milliers, contient un corpuscule assez gros, ou « noyau », en termes savants. Ce noyau s'entoure de plusieurs petits « ions » positifs et négatifs. Autour du noyau central, les ions mènent leur course pondérée comme les planètes autour du soleil. Jusque dans l'intimité de ton tissu corporel, bruissant à tes oreilles, l'univers chante ainsi sur une même note, du haut en bas, des cieux à toi...

Au-dessus de la vie sensitive s'amorce la vie rationnelle qui caractérise l'homme. Sa perfection naturelle est la raison ; mais celle-ci sert de piédestal à la couronne dernière, la vie surnaturelle qui est vie même de Dieu.

Tous ces degrés de l'être ne sont qu'un en toi, ils se tiennent l'un l'autre, se compénètrent, s'appellent et se répondent comme le jour répond au jour et la nuit à la nuit. Ils sont organisés pour durer infiniment malgré la mort, et au-delà d'elle. Les entends-tu petite Jeanne ? Vois... la foi devient lumière, l'espérance s'élève invincible ; et l'amour, écrasé de bienfaits et jubilant, balbutie : « Père, mon Père, notre Père ! » (1)

(1) Le livre est en vente à l'Institut familial et social, 1215 est, boulevard St-Joseph.

LA DOULEUR

* * *

*L'âme antique était rude et vaine
Et ne voyait dans la douleur
Que l'acuité de la peine
Où l'étonnement du malheur...*

*La douleur chrétienne est immense
Elle, comme le cœur humain.
Elle souffre, puis elle pense
Et calme, poursuit son chemin.*

*Elle est debout sur le Calvaire
Pleine de larmes et sans cris,
C'est également une mère
Mais quelle mère, de quel fils ?*

*Elle participe au supplice
Qui sauve toute nation
Attendrissant le sacrifice
Par sa vaste compassion.*

*Et comme tous sont fils d'Elle,
Sur le monde et sur sa langueur,
Toute la charité ruisselle,
Des sept blessures de son cœur.*

*Au jour qu'il faudra, pour la gloire
Des cieux enfin tout grands ouverts
Ceux qui surent et purent croire
Bon et doux, sauf au seul pervers.*

*Ceux-là, vers la joie infinie
Sur la colline de Sion
Monteront d'une aile bénie
Aux plis de son Assomption.*

Paul-Marie VERLAINE.

Remercîments

Pour faire suite au lumineux exposé du Rév. Frère Robert, f.é.c., paru dans la dernière « Bonne Parole », nous offrons à nos lectrices ce parfait modèle de remerciement dont elles apprécieront la fine qualité.

Ces remerciements furent adressés lors d'une récente conférence de l'éminent astronome à la Société Royale d'Astronomie (Centre français).

— E. R.-T.

Mon révérend Frère,

M'invitant à vous remercier à la suite de cette magnifique conférence, notre dévoué président a voulu, je crois bien, donner aux simples amateurs que nous sommes, quelques-uns d'entre nous, l'occasion de vous exprimer notre reconnaissance et notre admiration.

Bien avant que fût fondé le Centre français d'astronomie, nous suivions avec avidité toutes vos conférences, mettant toujours à notre programme dès qu'elle était annoncée, une conférence du Frère Robert. La création de notre société nous permet de vous entendre maintenant régulièrement pour notre plus grand plaisir. Plusieurs d'entre nous ont encore suivi les deux séries des cours d'été que vous avez donnés sous les auspices du Centre d'astronomie et de la Société canadienne d'Histoire naturelle : ceux-ci chez vous, à l'hospitalier Mont-Saint-Louis, ceux-là au Jardin botanique, sous l'aimable égide de Mlle Gauvreau. Ces cours furent fort goûtés par un auditoire d'élite, comprenant en partie des professeurs religieux et laïques de nos principales maisons d'éducation. Comment ne pas se souvenir aussi des soirées merveilleuses passées au parc Lafontaine, au Jardin botanique, à observer sous votre direction une éclipse de lune, quelques belles étoiles, la blonde Vénus, les anneaux de Saturne. N'est-ce pas encore en contemplant les Circumpolaires que nous avons appris le truc de l'horloge, des nuits et du calendrier céleste ?

Pour plusieurs donc, vous aurez, grâce à votre enseignement lumineux, ouvert des horizons qui rejoignent presque l'infini.

Comme il devient intéressant, après avoir contemplé la voûte céleste en dilettante, de pouvoir suivre scientifiquement la marche des astres, apprendre à les repérer dans le grand espace, savoir les différencier dans leur nature intime, être capable d'expliquer certains phénomènes célestes qui nous émerveillent, pouvoir enfin nous familiariser avec le langage des astronomes. C'est ainsi que nous avons appris à aimer, parce que vous avez su nous la faire connaître, la plus noble des sciences, celle que l'on apprend en levant les yeux au ciel.

Mais à la solidité et à l'intérêt du fond s'ajoutent le charme et la finesse de la forme à la Fontenelle. Quelque part dans **Les Astres et les Lettres**, vous citez cette réflexion de l'astronome Humbert : « On peut être astronome éminent et homme d'esprit. » Déjà nous l'avions pensé en vous écoutant et en vous lisant. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de parcourir « *Regard sur l'Univers* », « *Les Astres et les Lettres* », certains articles et conférences préparés pour de jeunes Frères ou pour la revue de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Que d'autres de vos écrits encore, où passe un grand souffle de poésie, au service souvent d'une foi ardente, qui révèlent un digne fils de saint Jean-Baptiste de La Salle.

C'est pour toutes ces choses, mon révérend Frère, que je viens ce soir, au nom de vos auditeurs charmés, vous dire notre vive admiration et notre profonde reconnaissance.

Je voudrais en terminant profiter de cette occasion unique qui m'est donnée pour vous dire à vous aussi, monsieur le président, combien nous goûtons les trop courts instants que vous consacrez à chacune de ces réunions, sans oublier les mercredis de l'Observatoire Ville-Marie, à nous parler de quelques astres de notre système solaire, en particulier des planètes, sœurs de notre terre, pour lesquelles nous ressentons une instinctive sympathie, même si nous convenons aujourd'hui qu'elles ne peuvent servir d'habitat à l'homme. Soyez donc assuré, monsieur le Président, que nous apprécions hautement votre enseignement et nous vous en remercions.

Georgette LeMOYNE.

Achetez-vous d'après les prix seulement ?

Une expérience récente d'une entreprise de magasins à Chaîne de la Colombie Canadienne a prouvé que les gens achètent d'après les prix. On sépara en deux lots une certaine quantité de tomates d'égale valeur. On mit en vente la moitié des tomates à 25 cents, et l'autre moitié, à 29 cents. A la fin de la journée toutes les tomates à 29 cents étaient vendues, et presque toutes les tomates à 25 cents restaient à l'étalage. Cela prouve que les gens achètent d'après le prix sans examiner vraiment la qualité de ce qu'ils achètent ; ils s'imaginent qu'en payant plus cher, ils obtiennent nécessairement un meilleur produit.

L'Association des Producteurs de fruits et légumes de l'Ontario a prouvé, à la suite d'une enquête, que lorsque les prix baissent au-delà d'un certain niveau, les gens refusent d'acheter les produits. Ainsi, quand c'est la pleine saison de la laitue, et qu'on peut la vendre à 5 cents le pied, les gens n'achètent que la laitue à 10 cents. Si on la vend meilleur marché, ils s'imaginent qu'elle n'est pas bonne.

Ces conclusions sont inquiétantes. Nous espérons que nos membres s'en inquiéteront aussi et rechercheront les meilleurs produits possibles, au prix le plus avantageux possible. Notre campagne d'économie doit commencer par là. En réfléchissant bien à nos achats en y consacrant un peu plus de temps, nous serons mieux assurés d'obtenir exactement ce qu'il nous faut, au meilleur prix possible. Ne nous laissons pas éblouir par les prétendues « occasions ». Il y a des femmes qui achèteraient n'importe quoi si elles étaient sûres que le magasin y perd. Il est certain que tout acheteur aime rencontrer une « occasion ». Mais il faut bien se rappeler qu'un achat n'est jamais une occasion, si nous achetons quelque chose dont nous n'avons pas besoin.

* * *

En 1948, les canadiens ont dépensé un billion de dollars en tabac et liqueurs seulement. Si nous dépensions ce montant en lait, nous verrions tripler la production du lait au Canada.

(Bulletin des Consommateurs).

Rôle des Loisirs

dans l'éducation de la jeunesse

par

M. PIERRE DEFFONTAINES

N.-B. — Ces quelques pages si vivantes, si vécues, sont extraites de « L'ADOLESCENCE OUVRIÈRE », un ouvrage écrit par plusieurs auteurs : J. Guérin-Desjardins, Dr Fay, Dr Henyer, chanoine Viollet, Pierre Deffontaines, Mme Daum, Mlle Courthial, P. Bertrand. On le trouve aux bureaux des « Heures Libres », 34, rue Médéric, Paris-17e. (164 pages - format 225 x 140). Prix : 35 frs ; franco 65 frs.

... On n'est pas habitué à aller chercher dans le domaine des loisirs un élément de formation. On s'adresse habituellement à deux autres domaines, la famille et l'école.

L'école est chargée d'enseigner des connaissances déclarées indispensables, que nous apprenons souvent dans ces livres qu'on qualifie si malheureusement de « manuels » (des choses de la main, des compendium). La formation y a, à la fois, un caractère obligatoire et uniforme, réalisant une standardisation inquiétante des connaissances par des programmes absolument généralisés. Dans la vallée du Valais (la Haute-Vallée du Rhône), il y a trois programmes en relations avec les différentes altitudes rien que pour une vallée, alors qu'en France on ne tient pas compte de la différence essentielle entre campagne et ville, ni entre les multiples régions.

Dans beaucoup de cas, cela aboutit (vous le prévoyez), à une sorte de dégoût de s'instruire.

Cette large curiosité de départ qui existe si splendidement au début de l'enfance (que je suis en train de goûter pour ma part comme père de famille), cette curiosité des « ailleurs », des « autre chose » (les enfants disent « autre », d'une façon différente de nous...), après 6 ans, tout cela est souvent, à la sortie de l'école, émoussé, même refoulé, et quelquefois à tout jamais perdu.

Dans bien des cas, il y a une véritable perte humaine et je dirai, une atteinte à l'esprit. Heureusement, et c'est une très grande joie pour nous à l'heure actuelle de le constater, il y a une belle réaction moderne autour d'une école qu'on appelle « École active », l'école où l'enfant redevient actif et non passif.

D'ailleurs, le bilan réel de l'école aboutit à ces connaissances pratiques, à une mémoire plus déliée, à un esprit qui commence à s'exercer ; je ne voudrais pas dire certes que l'ancienne école est inutile, mais les grandes qualités humaines y apparaissent bien peu, responsabilités, esprit d'initiative, sens social, esprit de collaboration ; trop souvent l'école aboutit à un individualisme effréné : surtout ne pas aider ; c'est interdit.

Ces grandes qualités humaines dont nous sentons le besoin sont bien souvent laissées en friche. Pour la majorité des enfants, pour tous les enfants du peuple, l'école s'arrête au moment où l'esprit commence à manœuvrer, où l'esprit va acquérir une personnalité. Après l'école, commence la vie du travail en usine. Et dans beaucoup de cas, au début de ce travail, ce sont des besognes secondaires pour ne pas dire dégradantes, qu'on accomplit.

Rappelez-vous les souvenirs si saisissants de Mermoz quand il a commencé son travail, à Toulouse, et que pendant six mois il a été simplement chargé, comme apprenti, de dégraisser les chiffons. Il dit dans son livre d'une façon émouvante : « Il fallait avoir rudement du cœur au ventre pour songer encore à la vocation d'aviateur. » L'enthousiasme de celui qui, pour la première fois, commence sa vie de travail, est mis à une rude épreuve. Tout s'organise pour que l'esprit s'ankylose.

La formation de la personnalité, du caractère s'arrête. La grosse perte humaine que nous faisons, surtout dans le milieu populaire, c'est entre 14 et 18 ans.

Le pape Pie XI a osé déclarer : « La matière sort ennoblie par le travail, comment se fait-il que l'homme en sorte si souvent dégradé ? »

Dubreuil sonnait la même alerte, en des termes singulièrement analogues. Il parlait de ces « scories » humaines qui venaient trop souvent du travail, de cet affaiblissement intellectuel de la masse. Le travail qui avait une si belle valeur de formation a perdu en partie son rôle éducatif. Certainement il peut l'avoir encore. Oh ! je ne désespère pas du travail, au contraire. Néanmoins, actuellement, le milieu du travail comme le temps d'école aboutissent souvent à une véritable faillite humaine.

Reste la famille ? Elle est par excellence le domaine de l'éducation. L'enfant y apprend du pratique. Elle est le principal centre de réflexion et d'exemple pour la plupart des enfants ; malheureusement, combien de maisons rigides ou pénibles, ...de maisons ennuyeuses, combien de maisons impossibles !

École, travail, maison, bilan trop souvent négatif. Alors, recherche d'un autre élément, le loisir ; la formation du caractère, du tempérament, réclame un champ de manœuvre où il y ait au moins une certaine liberté. Loisir est synonyme de choisir. Ce sera un lieu d'épanouissement de qualités qui sont encore enfermées, qui n'ont pas pu éclore, quelque chose comme un endroit où on pourrait faire un sauvetage de la personnalité. Tant d'enfants sont, ou bien des aplatis, ou bien des révoltés parce qu'ils n'ont pas trouvé à épanouir leurs qualités.

Quelles sont ces qualités essentielles à la vie qui ont particulièrement comme champ de manœuvres ce domaine des loisirs ?

D'abord, l'esprit de découverte, le sens de l'invention et aussi, l'éducation de la débrouillardise.

Retour à l'expérience, nécessité de l'habileté manuelle, du bricolage, ce que j'appellerai le côté manuel de la pensée, car je ne distingue pas du tout le Manuel de l'Intellectuel. La pensée a besoin de s'exprimer par la main, elle a besoin de l'expérience du réel, du contact avec la matière.

En outre, le loisir, c'est le principal champ de manœuvre de l'épreuve physique, de l'endurance mesurée.

C'est encore l'apprentissage de la liberté. Si la liberté est simplement arrêtée, entourée de discipline, alors elle ne découvre pas la responsabilité, il faut qu'elle soit, dans un champ où elle puisse encourir les conséquences de son expérience, et où elle rencontre, intimement associée à elle, sa sœur jumelle, la responsabilité.

Le loisir entraîne utilisation et épanouissement du sens social qui est au fond de tout enfant, après 6 ans. L'enfant est naturellement social. De lui-même il cherche des compagnons, il constitue de petits bataillons, il suit des animateurs.

Or l'école, dans presque tous les cas, va contrecarrer ce sens social. Dans le loisir, l'enfant organisera son travail en équipe, « patrouille », « petit groupe », « cabane ». Il apprendra la vie sociale, principal apprentissage à la vie ; une vie humaine, c'est essentiellement une collaboration.

On dit travailler pour vivre. Ce n'est pas vrai. S'il fallait travailler pour vivre, mieux vaudrait sans doute se tourner les pouces, on vivrait peut-être plus longtemps. Nous travaillons pour rendre un service, par fraternité...

Dans la colonie de vacances, l'épanouissement du sens social se fera par les fonctions attribuées à chacun pour que la petite société qu'est la colonie marche bien ; elle ne vit que parce qu'on s'entr'aide. Chacun se connaîtra mieux par la découverte et l'utilisation de ses propres aptitudes, de ses potentiels d'entr'aide : l'un sera le boute-en-train, l'autre l'homme sérieux, l'un sera chargé de la tradition, l'autre de l'ordre, un autre sera celui qui fera l'expédition aventureuse ; le loisir, la meilleure des orientations professionnelles.

Enfin, la colonie de vacances entraîne un changement de décor, une rupture des monotonies, la sortie de la ville, un renouvellement physique, une détente nerveuse.

Je voudrais envisager quelques-unes de ces acquisitions essentielles par les loisirs, et d'abord l'éducation de la découverte.

Je me rappelle des jeunes de Belleville — la Seine n'est pas loin — ils avaient vu pour la première fois un fleuve à 17 ans. Ils étaient suffoqués que ce ne soit pas comme un ruisseau, qu'il n'y ait pas de trottoir sur les bords. Pensez si les « ailleurs » ont des échos étonnants pour certains de ces enfants qui ont vu uniquement un coin de rue ou un coin d'usine...

Il faut refaire des gens actifs dans la vision, enseigner la curiosité, il faut partir avec sa curiosité, et celle des autres, pour en avoir plus, car on n'en a jamais assez ; pour les jeunes, c'est tout un programme. Avant de partir, faire naître les **mystères**. Pour la mer, ce sera :

- Comment est la côte ?
- Est-ce qu'il y a des pêcheurs ?
- Pêchent-ils loin ou près ?

Pour la montagne, ce sera :

— Qu'est-ce que l'on fait pendant l'hiver ?

— Jusqu'à quelle altitude vit-on ?

Il faut partir avec des questions, avec de l'ignorance. C'est capital. Puis, quand on arrive, voir pour la première fois le personnage nouveau qu'est le pays, aller lui rendre la première visite ; avant de s'occuper de s'installer, monter sur un point élevé et saluer et reconnaître le paysage.

Beauté et étonnement des premières fois ! Si souvent nous perdons les premières fois, c'est une perte définitive parce que cela ne se retrouve pas. Il faut maintenir à toute première découverte son éclat neuf.

Après, on va à la découverte. Dans une colonie, après nous être rendu sur l'endroit élevé dont je viens de parler, nous avons donné des cartes muettes, de toutes petites cartes, faites à la ronéo, et on organisait des excursions pour mettre les noms et aussi les caractéristiques : nom de la rivière, a-t-elle des cailloux, si elle roule, si elle court lentement, s'il y a du sable, s'il y a des plantes aquatiques, etc... Apprendre ce qu'il y a derrière les noms, voilà ce qu'on doit faire en colonie de vacances.

Le soir, il y aura petite réunion de « l'état-major de la découverte ». Chacun apporte le bilan de ses découvertes. Si vous aviez vu la fierté de certains qui, revenant d'un petit tour à bicyclette disaient : « Moi, j'ai pu découvrir tel ruisseau, telle colline, tel bois. » Toutes les poches étaient trouées, ils tiraient un caillou ou une écorce, des feuilles, un nid abandonné. Presque aussitôt, il fallait organiser un petit musée, on était parti pour la grande découverte. Brazza n'était pas plus heureux que ces jeunes. D'ailleurs, la découverte d'un coin de nature, même des environs de Paris, c'est un Congo pour la plupart.

Je me rappelle, à ce sujet, une promenade, oh ! bien peu poétique, mais très intéressante. Nous avons choisi comme sujet de promenade : les types de ponts de Lille. Nous avons découvert des ponts en béton, en brique, en pierre, en bois, etc..., il fallait revenir avec des dessins, des mesures, une classification.

Nous avons fait d'autres promenades pour suivre un produit, par exemple, ballade de la betterave. On commence dans le champ

à l'arrachage (on a demandé la permission de se servir de certains instruments), on coupe le vert, on a vu qu'on coupait mal, on ne s'est plus moqué des gens qui faisaient le ramassage des betteraves ; on a jeté les betteraves par paires dans la voiture, on a vu que cela pesait lourd. On est allé à la balance pour peser, au titrage pour calculer le degré, on a été à l'embarquement, au chemin de fer, on a fini par la distillerie. On a suivi la betterave toute une journée.

Dans ce sens-là, il y aurait des quantités d'itinéraires à suivre. A côté de la découverte de la nature, il y a la lutte contre la nature, comme l'homme primitif ; en colonie, on est toujours un peu pionnier. Il faut faire le campement, aller chercher de l'eau, la trouver dans un endroit où elle soit fraîche, pas sale. Ce n'est pas le robinet de sa maison. Il faut savoir que l'eau sort de la nature. Il y a des gens qui n'ont jamais vu que de l'eau au robinet.

La colonie doit avoir du travail de pionnier. Dans un camp du Doubs, en forêt, il y avait un point de vue assez haut, difficile à atteindre et qui était un belvédère renommé, mais pas de chemin. Avec la permission du maire, nous avons entrepris de tracer un petit sentier de piétons jusque là-haut. J'ai vu les garçons passionnés pendant quinze jours par ce chemin. Il a d'abord fallu faire un plan pour savoir où l'on devait passer. En forêt, c'est très difficile ; ils se sont orientés à la voix. Ils ont rencontré toutes sortes de terrains. Dans l'argile, cela collait. Ils ont appris ce que c'était que l'argile. Ils ont mis quatre jours à traverser l'argile...

Avec d'autres garçons, nous avons entrepris la fouille d'une grotte. On pensait découvrir des vestiges de la préhistoire, pratiquement on n'a rien trouvé. Du moins, on a appris ce que c'était que la fouille, ce que c'étaient que des stalagmites. C'est la peine qu'on aime mieux dans la découverte. La colonie apprend des tas de petits trucs très utiles pour toute la vie. Par exemple, quand il pleut, question des chaussures. Comment faire sécher les chaussures ? Il faut les soulever, les ouvrir. Il vaut mieux d'ailleurs, quand il pleut — petit principe — aller pieds nus ou en sandales ; on remet ses chaussettes sèches en rentrant. On n'a pas froid quand on marche ; ce qui est mauvais, c'est d'avoir des chaussettes mouillées. Je me rappelle cette bonne dame qui disait, lorsque son enfant fut revenu de colonie :

— Je ne reconnais plus mon fils, avant la colonie j'étais obligée de lui servir de domestique ; depuis son retour, c'est lui qui met le couvert et je n'ai plus besoin de toucher à sa chambre.

Évidemment, ce n'est pas toujours aussi lyrique ; il n'y a pas toujours un rendement aussi net pour la famille, mais en général, l'enfant apprend à se débrouiller. Il apprend aussi l'ordre.

Il ne faut pas de cloison étanche entre loisir et travail. Tous les deux concourent à la formation de l'homme ; tous les deux sont des « travaux » au même degré, avec la même légitimité. Il faut remplir le travail de l'esprit de loisir et remplir le loisir de l'esprit de travail. Les deux sont dans les responsabilités de l'homme.

On a raison de dire qu'il faut que l'école se construise à l'image des loisirs. Il faut même que la vie de famille se remplisse de cette atmosphère des loisirs, qu'elle permette ainsi de lutter par les loisirs contre ces paralysies à la fois physiques, intellectuelles et morales qui font tant de vies gâchées, monotones et tristes. Avez-vous quelquefois entendu les conversations d'un compartiment de métro ou de chemin de fer ? Il y a si peu d'éléments qui élèvent, qui renouvellent. La routine, c'est cela que le loisir doit combattre. Le loisir tend essentiellement à faire confiance à l'homme, à utiliser son potentiel, à miser sur l'esprit ; à sa manière il enseigne une primauté du spirituel, il participe à une défense de l'homme.

Chez les Femmes d'affaires

Mme Rose Létourneau-LaSalle invitée comme conférencière, à cette première assemblée de 1952, a intitulé sa causerie « Ma Route »... En effet, ce que la conférencière nous raconte si spirituellement c'est la route qu'elle a elle-même parcourue depuis sa tendre enfance jusqu'à sa carrière de journaliste, qu'elle remplit encore aujourd'hui, à part ses fonctions à l'Hôpital Ste-Justine. Et voici donc un court résumé de cette route parcourue :

Cependant, sans nous dire au juste le lieu qui l'a vue naître, Mme LaSalle nous parle de ses jeunes années dans son pays natal. Elle nous rappelle aussi la réunion de chaque soir dans la grande

salle au pied de la croix de bois où sa mère récitait, avec une ferveur communicante, la prière du soir à laquelle, dit la conférencière, mes frères et sœurs et moi-même répondions avec autant de foi que d'amour. Et sa mère ajoutait, pour elle seule : « Mon Dieu, protégez mes petits-enfants, bénissez-les »... il nous semblait que nous pouvions nous coucher tranquilles, qu'elle nous avait tous unis, et qu'il ne pouvait plus nous arriver de malheur. Le malheur ! c'eût été de ne pas l'avoir bien sûr ; c'eût été là le seul malheur.

Mais elle était là, vigilante, et, en femme forte de l'Évangile, elle tint tête aux événements.

Quelques années à peine après ma naissance, mon père mourut. Ce matin-là, la maison qui m'avait toujours semblé si belle, m'apparut lamentablement triste sous la neige qui la recouvrait presque entièrement ; des gens que je n'avais jamais vus allaient, venaient et les belles dames disaient à maman en me passant les mains dans les cheveux : « Heureusement, c'est votre plus petite »... En effet, j'étais la benjamine d'une famille de cinq enfants. Les benjamins rejoignent toujours les aînés ; je devais les rejoindre sans beaucoup de retard.

Et après avoir bénéficié des bontés de ma sœur pendant quelque temps, ma mère décida, un peu plus tard, d'aller se fixer aux États-Unis. Pour elle, la tâche était de nous procurer l'instruction et de faire de ses filles des institutrices, puisque c'était une tradition établie dans la famille. Et, en passant aux États-Unis, les aînés pourraient l'aider et assumer ainsi le coût des études des deux plus jeunes. C'était à l'époque de l'exode en masse pour les États de la Nouvelle Angleterre, où je devais un jour jouer un rôle que j'eus beaucoup de joie à remplir. Mais d'ici là, quel chemin à parcourir que le chemin de l'exil.

Adieu donc notre petit village et ses maisonnettes accueillantes, adieu la petite Église, adieu le petit cimetière où mon père dormait à jamais, prisonnier de la mort et prisonnier sous les fleurs qui recouvraient sa tombe du printemps à l'automne et sur laquelle on ne pourrait plus venir prier ! Adieu ma vieille amie l'aveugle et vous la grande malade qui m'avez appris des mots austères... des mots graves dont j'aurai tant à me servir plus tard. Adieu ! Mais adieu surtout vieilles tables, vieux meubles, vieilles choses de mon enfance qui demain réuniront tout le village au cri de l'encanteur :

« Une fois, deux fois, trois fois ; adjudé. » Et les souvenirs s'en allaient comme les feuilles d'un bout à l'autre du village. Adieu !

Nous partîmes !

L'émerveillement du voyage, de notre premier voyage, secoua un peu nos émotions. Nous regardions avec de grands yeux se dérouler les divers panoramas nous rappelant en quelque sorte notre géographie et, si nous nous taisions respectueusement devant le silence et les larmes de notre mère, nous ne pensions pas moins faire la découverte du monde.

Après vingt-quatre heures de trajet dans un train de troisième, nous arrivâmes à destination où une amie de la famille nous attendait. Pendant notre séjour dans cette petite ville et comme je n'avais pas encore assez vieilli pour me permettre de travailler, je passais mes jours dans la bibliothèque publique où je lisais inconsidérément tous les auteurs.

Je revins au Canada, dans notre village, y poursuivre mes études, mais comme ma famille habitait toujours les États-Unis, j'écrivais des billets que j'adressais à différents journaux de langue française, sous le pseudonyme de Rosette, notamment à l'Opinion Publique, de Worcester, qui avait été le Travailleur, journal de combat fondé par Ferdinand Gagnon, et à qui M. Wilfrid Beaulieu a restitué son nom en en prenant la direction il y a près de vingt ans.

Enfin, ayant atteint ma seizième année et obtenu mon brevet d'enseignement, ma mère put revenir au Canada et, avec ma sœur, je commençai ma carrière d'institutrice, qui ne dura pas longtemps puisque ma sœur se maria l'année suivante. Alors, je pris la route de Montréal où, sur une petite annonce je me rendis à l'École de la Presse, au Parc Lafontaine, pour offrir mes services. Je n'avais que dix-sept ans. M. Auguste Charbonnier, poète français, s'intéressa à moi et, après avoir parlementé quelques minutes et lui avoir récité quelques-uns de ses vers, ma cause fut gagnée. M. Charbonnier était un grand maître et un grand savant ; il m'encouragea à écrire, souvent même à le remplacer à sa chronique du Passe-Temps ou à l'aider dans son rôle de Parrain-gâteau qu'il tenait à La Presse, bref, l'étourneau commençait à voler.

Aussi bien, quand, trois ans plus tard, à la suite de l'horrible tragédie qui lui ravissait l'aîné de ses fils à qui je m'étais profondément attachée, je voulus quitter l'enseignement et surtout l'institution où j'avais retrouvé et perdu le bonheur ; je ne frappai pas

vainement aux bureaux de l'Opinion Publique où je devins directrice de la Page féminine en même temps que rédactrice attitrée des nouvelles canadiennes-françaises de la localité.

Ce poste me valut de faire connaissance avec beaucoup des nôtres attachés à la défense de la langue française aux États-Unis.

La colonie canadienne-française du temps s'y rassemblait souvent et je revois encore les belles figures de M. Alexandre Bélisle, des docteurs Alphonse Daudelin, J. Auger, Charbonneau et tant d'autres des précurseurs et des défenseurs fervents de notre langue sur un sol étranger. Cette cause me devint chère et je m'y attachai profondément. Et, pour mieux la plaider j'évoquais les souvenirs de mon petit village, tout semblable au petit village que tous ces exilés avaient laissé de l'autre côté de la frontière et, en les évoquant je pensais toujours pouvoir y revenir mais « l'homme propose et Dieu dispose » dit un vieil axiome ; je ne devais plus retourner à mon petit village qu'en passant et je décidai de me fixer à Montréal.

J'entrai à la Ligue des Droits du français, dont le dévoué directeur était le regretté Docteur Joseph Gauvreau ; j'y demeurai treize ans ; Treize années merveilleuses où il m'a été donné de collaborer, à côté des plus vaillants défenseurs de la survivance de la langue sur notre propre sol comme à l'étranger, à une vie nationale intense.

Le journalisme qui mène à tout à condition qu'on en sorte devait me faire collaborer à diverses activités charitables et sociales dont la moindre ne fut pas celle de l'Association de l'Aide aux Infirmes, où à côté de Mmes T. Bruneau et A. Gibeault, j'exerçais le rôle de secrétaire. Ce dernier poste devait me conduire à l'Hôpital Sainte-Justine où j'ai épousé, depuis plus de treize ans, la cause des enfants malades de chez nous.

Et, c'est dans cette atmosphère où les problèmes humains croisent les problèmes infinis de l'infini, ayant devant moi les plus magnifiques exemples de désintéressement et de charité que je continue ma route...

Puis, Mlle la Présidente remercie la conférencière de nous avoir si gentiment fait voir tout un coin de son cœur. Et le thé fut servi.

La Secrétaire, Berthe LEFEBVRE.



Il y a du
NOUVEAU
chaque jour
chez

Dupuis Frères
LIMITE

RAYMOND DUPUIS, president

* * * * *
G. J. PAPILLON enrg.

Fourrures De Luxe

Storage

Voute Moderne

257 Ave: LAURIER Ouest

CR. 3223

Philippe-D. Clerk

COURTIER EN ASSURANCES

PLateau 6750

507, PLACE D'ARMES - Suite 202

MONTREAL

ARTISTES STATUAIRES

AMherst 0616

BERNARDI & NIERI

**1289, rue Maisonneuve
près Ste-Catheriue**

MONTREAL

Dr C.-G. Chagnon

CHIRURGIEN - DENTISTE

4455, RUE ST-DENIS

PL. 2850

en bas de la rue Mont-Royal

J.-B. Baillargeon

**EXPRESS LIMITED
CAMIONNAGE**

**La plus grande organisation
de transport**

**423 EST, ONTARIO - MONTREAL
HARBOUR 6271**

TÉL. FALKIRK 2848

WILFRID PAGEAU

Fondée en 1912

Poser d'appareils à gaz et à eau chaude

Spécialité: RÉPARATION

**Travail fait soigneusement
et à prix modéré**

Bureau et atelier: 984 EST, Rachel

AMherst 2131

MONGEAU ROBERT & CIE

LIMITÉE

CHARBON

HUILE À CHAUFFAGE

1600 est, rue Marie-Anne

Montréal

La

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

est

à vos ordres pour toutes vos opérations de banque

Actif, plus de \$450,000,000.

552 bureaux au Canada

Broderie — **Raoul Vennat** — *Musique*

3770 St-Denis

HA. 5310

Vive la Canadienne

PARMI les qualités qui ont distingué nos mères canadiennes, nous devons remarquer, entre autres, celle d'avoir été économes et leur en rendre hommage.

JEUNES FILLES, JEUNES MÈRES, tenez à honneur de continuer ce bel exemple. Pour pratiquer l'économie il n'y a pas de moyen plus efficace que d'ouvrir un compte à

LA BANQUE D'ÉPARGNE

Nous vous réservons toujours le meilleur accueil, quelque petites que soient les économies que vous voudrez bien nous confier. Nous vous donnons la sécurité la plus certaine.

Le directeur-général
T.-TAGGART SMYTH

Bureau principal et 25 succursales
à Montréal